

Notons, pour finir, une recrudescence de l'activité sous-marine. A la fin de la semaine dernière, trois fortes unités alliées ont été torpillées.

Le "Carpathia" grand transport de la ligne Cunard a été torpillé, près des côtes de l'Irlande, sans pertes de vie. Ce navire fut le premier qui, en avril 1912 répondit aux appels désespérés du "Titanic" sombrant, avec ses milliers de passagers et ramena à New-York plus de 800 des survivants de cette horrible catastrophe.

Le "San Diego" croiseur des Etats-Unis a été frappé à quelques 50 milles de l'entrée du port de New-York. On ne connaît pas le nombre des pertes de vie, mais on craint qu'elles ne soient nombreuses.

La semaine dernière, le "Barunga" ramenant en Australie des militaires impropres au service a été aussi coulé à fond.

Enfin, les dépêches du 22 annoncent le torpillage d'un groupe de chalands en remorque, au large du Cap Cod, côte du Massachusetts. Est-ce une unité nouvelle qui cause ces ravages, ou doit-on y voir l'action d'un des sous-marins qui ont coulé plusieurs navires, il n'y a pas déjà très longtemps, et qui serait ravitaillé sur quelques point écarté des côtes américaines?

A. GOBEIL.

22 juillet 1918.



UN MÉDECIN BOCHE



DANS l'hôpital français où je fus recueilli était un médecin allemand, qui avait été ramassé, grièvement blessé, entre deux tranchées. Il fut traité comme nous tous, c'est-à-dire parfaitement ; mais, à la fin, les médecins l'abandonnèrent. Ils étaient d'avis qu'il mourrait, mais qu'il en avait pour plusieurs semaines à vivre.

Il y avait à l'hôpital une infirmière qui s'intéressait particulièrement à lui. Elle le veilla jour et nuit et finalement le sauva. Le cas était connu, et chacun disait qu'elle avait fait un miracle. Il se rétablit lentement.

Quelques semaines plus tard, quand il fut hors de danger et capable de marcher, et que son départ de l'hôpital n'était plus qu'une question de temps, cette infirmière fut transférée à un autre hôpital. Tout le monde la connaissait et l'aimait, et quand elle fit le tour de l'hôpital pour nous dire adieu, tous les malades étaient chagrins, lui firent des cadeaux et lui demandèrent de leur écrire. Quant à moi, elle devait charger à une infirmière de sa connaissance, dans l'hôpital où elle allait, de traduire ses lettres en anglais, afin de pouvoir m'écrire. Je lui donnai un anneau que j'avais taillé dans un morceau d'obus; mais j'imaginais qu'elle en avait des centaines de sembalbles.

Mais le médecin allemand ne voulut pas lui dire adieu. A sa place, je n'en aurais pas tenu compte; mais la pauvre française prit cela très mal et se mit à pleurer; un des officiers français alla à elle, apprit la cause de son chagrin et s'en alla trouver le médecin et lui dit quelques mots en allemand. Puis ils se quittèrent. L'allemand appela l'infirmière qui, sèchant ses larmes, alla vers lui.

Ils se parlèrent quelque temps, après quoi elle lui tendit les mains comme pour la quitter. Il en fit

de même et lui saisit les mains. Alors il lui tourna les poignets et les brisa. Nous les entendîmes craquer.

Il y avait là dans la salle des hommes qui n'avaient pas été sur pied depuis leur arrivée à l'hôpital. Il y en avait même un qui était considéré mourant. Mais quand nous l'entendîmes crier, pas un ne resta dans son lit.

Je n'ai pas besoin de vous dire quel parti nous fîmes à cet allemand. Quand nous eûmes fini, il était inutile de le fusiller. Tout de même, pour plus de sûreté, on fusilla ce qu'il en restait.

J'ai entendu des gens dire que nous nous battons non pas contre les allemands, mais contre l'Empereur et son système. Mais prenez ce médecin. Ce n'était pas un paysan sans instruction. Ce n'était ni une dupe, ni une pauvre âme bien intentionnée, mais mal dirigée. C'était un homme instruit, habitué toute sa vie, non à causer des souffrances, mais à les alléger. Dans cet hôpital, il n'avait à obéir ni au Kaiser ni à aucun autre allemand. Cette infirmière lui avait littéralement sauvé la vie. Il lui brisa les poignets parce qu'il le voulait. C'est un bon échantillon de tous les allemands que j'ai rencontrés. C'est contre des allemands de cet espèce que nous nous battons, et non pas seulement contre le Kaiser.

Albert N. Depew.

Ce récit est extrait du volume intitulé "L'artilleur Depew", publié par Reilly et Brilton, de Chicago. L'auteur, honorablement libéré de la marine américaine, s'enrôla dans la Légion Etrangère, prit du service à bord d'un vaisseau de guerre français, obtint la croix de Guerre et souffrit le martyr dans un camp de prisonniers allemand.